



MARROU, Henri-Irénée, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)*

Paul Stryckman

Volume 35, Number 2, 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/705736ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/705736ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Stryckman, P. (1979). Review of [MARROU, Henri-Irénée, *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)*]. *Laval théologique et philosophique*, 35(2), 216–217. <https://doi.org/10.7202/705736ar>

éclairante. Il n'est donc pas question de vouloir résumer ici les discussions ni même les diverses communications qui s'articulaient de façon bipolaire. Nous sommes obligés de nous contenter ici de signaler les noms et contenus principaux. Evandro Agazzi : *Critères épistémologiques fondamentaux des disciplines psychologiques* (pp. 3-36); Cesare Musatti : *Objets de la psychologie et langage psychologique* (pp. 36-43); Umberto Curi : *Pour une critique de l'idéologie épistémologique en psychologie* (pp. 44-67). Le rapport de la très importante discussion qui suivit fut rédigé par E. Agazzi de façon excellente (pp. 62-71). Dans un second groupe de rapports, nous avons : Paolo Bozzi : *Expérience phénoménique, épistémique et psychologique. Apports à une épistémologie de la méthode phénoménologique expérimentale* (pp. 73-87); suivi des exposés de Gaetano Kanizsa et Paolo Legrenzi — avec discussions (pp. 88-123). Deux autres sections sont plus précisément consacrées à la *théorie de la mesure* et à la *méthode clinique* en psychologie (pp. 123-227). Les autres sections sont respectivement consacrées aux thèmes suivants : l'explication, la théorie des modèles, en psychologie, évidemment (pp. 291-301); Considérations relatives aux thèmes de la neuropsychologie et de la prospective éthologique en psychologie (pp. 302-364). En bref : un important volume qui mérite qu'on le lise avec soin et sympathie. Merci aux organisateurs et collaborateurs.

Jean-Dominique ROBERT

H.-I. MARROU. *Crise de notre temps et réflexion chrétienne (de 1930 à 1975)*. Paris, Éditions Beauchesne, 1978, Bibliothèque Beauchesne, Religions Sociétés Politique, Introduction de J.-M. Mayeur, 13,5 × 21,5 cm, 471 p.

« Ce n'est pas le propos de ce livre d'évoquer Henri Marrou professeur, ni de dire son activité et son rayonnement scientifique. En revanche, il est indispensable de marquer à quelle hauteur d'exigence il mettait le "métier" d'intellectuel. » Ces propos de J.-M. Mayeur campent très bien la publication de ce recueil de 44 écrits non académiques. Si ceux-ci gravitent bien autour des trois thèmes de la collection, ils constituent aussi de véritables documents pour une collection *Témoignage*. Car ce recueil nous présente d'abord le portrait de l'intellectuel chrétiennement engagé qui s'est situé dans et devant une société française en mutation culturelle et politique et une Église

avec laquelle l'historien et le patrologue ont voulu dialoguer.

Plus de la moitié des écrits sont des articles repris de la revue *Esprit*. C'est dire que le lecteur situe facilement le lieu et le projet personnel à partir desquels l'historien, le citoyen et le croyant a interrogé l'événement pour prendre position et s'engager. Ce sont tous des textes de circonstance. Mais c'est au-delà de l'événement que le lecteur retrouve le témoignage de l'intellectuel attentif aux moments critiques de sa société et de son Église. Qu'il s'agisse du chrétien devant le marxisme et le parti communiste, du facisme italien et de son féminisme tronqué, des nationalismes européens et des soubresauts violents de la décolonisation, de la religion et de la question scolaire en France, le lecteur rencontre l'historien lucide capable d'actualiser des questions déjà posées dans l'Antiquité romaine ou le siècle augustinien qu'il connaissait très bien. Nous nous limiterons ici à deux analyses ponctuelles.

Voyons comment H.-I. Marrou organise une réflexion chrétienne sur le terrain très glissant du patriotisme. Dans « L'amour chrétien de la France » (1944), l'auteur distingue trois niveaux de l'amour chrétien de la patrie : la prise de conscience de la vie sociale de chaque personne, le respect de l'héritage culturel du peuple tout entier et l'affirmation des valeurs universelles vers lesquelles la tradition nationale est orientée. C'est ce dernier niveau qui oblige de juger les hésitations historiques qui ont alourdi l'héritage national, et qui force d'évaluer le quotidien communautaire et, comme par ricochet, rend l'intellectuel responsable.

« Non, l'Église n'est pas "cléricale"; l'Église, c'est nous, c'est le Peuple de Dieu »... n'a pas été écrit après Vatican II, mais en 1955. Réfléchissant sur le rôle de l'intellectuel laïc dans l'Église, c'est le même chrétien qui écrivait en 1962 : « Ce n'est pas notre faute si, à l'époque carolingienne, seuls les clercs pouvaient se targuer d'être des intellectuels ; la situation ayant changé, nous n'avons pas de raison de continuer à suivre la même ornière. La santé de l'Église exige maintenant qu'à nouveau il y ait des intellectuels parmi les laïcs, que nous participions en tant que tels à la vie doctrinale de notre Église » (p. 219). Tout respectueux de la grande tradition chrétienne et des instances hiérarchiques, il se refuse d'intervenir dans les sphères de la doctrine et de la théologie. Mais il reconnaît à l'historien le droit de tenir tête au théologien qu'il juge mal informé quand ce dernier s'aventure dans le domaine de l'Agir où la *prudencia* exige le sens le plus aigu de l'actuel. « C'est ici que l'humble Cléo

vient modestement offrir ses exemples », parce que « ce n'est pas être hérétique que de convier l'homme d'église à un certain effort d'imagination » (p. 303). C'est dans ces termes que l'auteur poussé par un tempérament de vieux républicain laïc entre en 1945 dans la polémique de l'école « libre ». Fait-il le dire, le lecteur québécois trouvera dans ces pages sur les institutions chrétiennes une méthode d'analyse de la situation, qui garde encore toute son actualité.

Ce recueil n'a pas cherché à faire connaître l'historien ni l'universitaire, mais à révéler aux plus jeunes générations le chrétien, le citoyen, l'intellectuel engagé dans le monde de son temps. Le projet est particulièrement réussi. Plusieurs témoignages viennent aider le lecteur à resituer les événements, leur gravité historique, et à refaire vivre l'engagement de H.-I. Marrou. En optant pour une approche thématique, les textes échappent à toute chronologie. Fort heureusement une bonne bibliographie des écrits de l'auteur et une liste des références viennent compléter ce recueil passionnant.

Paul STRYCKMAN

François LARUELL, **Le déclin de l'écriture** (suivi d'entretiens avec J.-L. Nancy, S. Kofman, J. Derrida et Ph. Lacoue-Labarthe; « La philosophie en effet »). Un vol. 22 × 14 de 285 pp., Paris, Aubier-Montaigne, 1977.

La collection où paraît cet ouvrage est dirigée par les auteurs qui ont participé aux entretiens qui suivent le texte de Fr. L. L'idéal ou le projet de cette collection est indiqué comme suit : « Soumettre d'abord l'analyse du philosophique à la rigueur de la preuve, aux chaînes de la conséquence, aux contraintes internes du système : articuler, premier signe de pertinence, en effet. Ne plus méconnaître ce que la philosophie voulait laisser tomber ou réduire, sous le nom d'effets, à son dehors ou à son dessous (effets « formels » — « vêtements » ou « voiles » du discours — « institutionnels », « politiques », « pulsionnels », etc.) : en opérant autrement, sans elle ou contre elle, interpréter la philosophie en effet. Déterminer la spécificité de l'après-coup philosophique — le retard, la répétition, la représentation, la réaction, la réflexion qui rapportent la philosophie à ce qu'elle entend néanmoins nommer, constituer, s'approprié comme ses propres objets (autres « discours », « savoirs », « pratiques », « histoires », etc.) assignés à résidence régionale : délimiter la philosophie en effet.

Ne plus prétendre à la neutralité transparente et arbitrale, tenir compte de l'efficace philosophique, de ses armes, instruments et stratagèmes, intervenir de façon pratique et critique : faire travailler la philosophie en effet » ! Quant au projet général de Fr. L. il le désigne lui-même en ces termes : « La critique signifiante de la littérature est achevée, la critique du signifiant peut commencer. Longtemps nous aurons vécu sous la loi. D'abord sous le « travail du signifiant » et ses « pratiques », qui n'étaient peut-être qu'une surexploitation des ressources de l'écriture. Et maintenant sous la politique du signifiant, induisant chez les plus cyniques une police de l'inconscient, chez les plus faibles un désespoir propice au réveil des monstres religieux. Le signifiant n'est pas fasciste, mais il est en train de le devenir. Cette récente métamorphose qui découvre la face la plus terrifiante de Méduse, nous contraint à l'invention d'une anti-politique, ou d'une résistance active à ses pouvoirs. Il aura donc fallu ouvrir une triple perspective : 1. Définir un matérialisme qui ne soit ni « dialectique », ni « historique » mais que l'on dira « machinique » et « politique », parce qu'il porte sur des agencements originaux de rapports de pouvoir et de forces libidinales ; 2. esquisser les tout premiers linéaments d'une linguistique « active » et a-signifiante, posant une détermination politique interne des faits de langue comme « pouvoirs » (machiniques, etc.). Son propos est toutefois explicité d'une façon plus particulière et précise au début de la première section : « Nous nous sommes fixé une stratégie : construire une problématique matérialiste, celle qui ne serait que latente « chez » Nietzsche, pour l'investir dans les problèmes de textualité. Nous sommes donc liés — c'est l'occurrence dont nous devons tirer parti — par un ordre de circonstance. D'abord élaborer un dispositif théorique, mais pas seulement théorique : articulé sur la matérialité, non pas quelconque, mais politico-libidinale qu'il est aussi par lui-même. Ce dispositif intensificateur, nous l'appelons le « Matérialisme machinique » (MM). Il faut voir dans cette expression une formule à la fois *mittante* : critique du Matérialisme dialectique (MD), occupation et déplacement de ses « positions », et *directrice* : indication d'un problème, dessin d'une tâche dont il n'est pas exclu qu'elle prenne plus tard d'autres noms, s'assigne d'autres adversaires, produise d'autres effets qu'elle ne contient pas actuellement dans son horizon » (p. 19). Fr.L. insiste, en disant que son projet se tente entièrement « hors du marxisme et du matérialisme dialectique » (*Ibid.*). Par ailleurs, il indique qu'il y a « une politique libidinale » qui a ses « droitiers » et ses « gauchistes » (p. 20). Or, « à